



L'esprit d'Odile venait de dresser
le schéma minutieux d'une machine ancienne:
le Mécanisme de la Manipulation Collective.

Victoria Elisabeth, animatrice bénévole et membre de la Commission Jeunesse LDH

L'appel des cadavres

Cette nouvelle a passé le 1^{er} tour du Concours de nouvelles de la fédération Wallonie-Bruxelles 2018 qui avait pour thème « La serrure ».

Odile aurait pu rester confortablement assise dans son ennui, absente des opinions du monde et vide de l'audace de vivre, si elle n'avait pas prêté attention aux rumeurs qui circulaient en ville. Depuis plus d'un an, ces informations de comptoir se refilaient sous le manteau sans que personne n'en crût un mot, tant il était impensable qu'une telle chose se passât en Europe. Pourtant, des gens avaient disparu. Une milice spéciale avait référencé une liste complète d'indésirables et, qu'ils soient adultes ou nourrissons, les autorités les traquaient tous, puis les enfermaient sans ménagement. On parlait d'arrestations en rafles, et de convois vers des camps de baraquements dans une rare violence. Comme il s'agissait d'individus qui ne vénéraient pas le même Dieu, et ne descendaient pas d'une longue lignée blanche, le peuple ne s'offusqua pas beaucoup de ces départs obligatoires. Odile, du reste, avait suivi cette première vague de carême moral, en pratiquant religieusement l'abstinence collective face à ces mesures de nettoyage. Mais, peu à peu, le doute s'était installé dans son esprit et, sans s'en rendre compte, elle avait glissé du rang des aveugles pour ceux de la résistance. Elle cacha d'abord un homme dans sa cave, qui partait rejoindre la frontière de nuit, puis rapidement un autre grâce au réseau clandestin. On lui confia ensuite les deux jeunes garçons qui dormaient en ce moment dans son sous-sol. Ainsi avait commencé la seconde partie de la vie d'Odile, celle où, finalement, elle n'avait jamais été aussi proche d'elle-même.

La bouilloire déclencha un cri de nouveau-né affamé. Odile bondit hors de sa pensée et se précipita pour éteindre le feu. Elle versa le liquide brûlant dans une théière, et en attendant que l'eau se farde délicieusement d'arômes, elle observa les gouttes de pluie sur la fenêtre. Elles paraissaient envier la chaleur de la cheminée. L'unique pièce du rez-de-chaussée, avec sa cuisine décrépée et l'énorme bibliothèque où livres et bibelots se côtoyaient dans un joli désordre, abritait une âme triste et belle de demeure abandonnée. Comme figée dans le lustre d'un autre temps.

Odile emporta son breuvage près du feu où elle s'enfonça dans la carcasse défoncée d'un sublime fauteuil des années vingt. À côté de la machine à écrire, le regard en noir et blanc d'un jeune homme l'avait suivie des yeux. Malgré la photographie jaunie, on pouvait lire la mélancolie tendre de son visage, propres aux familles atteintes d'un écrasant passé.

— Quelle belle soirée, Papa, lui dit-elle, en portant le thé à ses lèvres.

Elle s'amusa à lui raconter comment elle avait, distraite, préparé un ragoût de viande grasse en oubliant que les enfants ne pouvaient pas manger de porc. Ils n'avaient d'abord rien osé dire, en mangeant goulument des tranches de pain en silence. Quand elle s'aperçut de sa bêtise, elle bredouilla de manière confuse, ce qui déclencha le rire franc du plus jeune et l'hilarité générale. Alors que ce dernier avait un débit de paroles infatigable et la bonne humeur de cinq adultes réunis, le deuxième lui, ne parlait jamais. Mais à cet instant, toute sa joie d'enfant s'était éveillée et son visage avait quitté la mine grave et triste qu'il portait habituellement. Ils n'étaient pas frères, mais s'estimaient comme tels, portés par ce destin étrange qui les avait réunis. Quand Odile décrivit à son père chaque sourire, chaque phrase échangée, il lut dans ses pupilles brillantes que leur présence consolait son amour maternel, douloureusement orphelin.

— Ne t'en fais pas, lui dit-elle avant de vider sa tasse, ce caprice politique ne va pas durer.

Pourtant quelque chose se passa cette nuit-là. À cinq heures du matin,

des uniformes descendirent dans la rue et tentèrent de fracasser une porte à coups de poings, excités par les hurlements de leurs molosses. Le vacarme fut immense, toutes les maisons sursautèrent, paniquées d'être la cible de ce raffut. Odile sut tout de suite qu'ils étaient venus pour elle. En dévalant l'escalier, elle renversa le meuble dans l'entrée et eut du mal à trouver ses clefs entre les débris du vase à fleurs. Les mains tremblantes, elle se précipita sur la serrure qui était sur le point de rendre les armes, mais elle n'eut pas le temps de tourner la clef, que déjà la porte lâcha sur elle une horde d'uniformes fiers.

— Mais qu'est-ce que... ?

Quinze hommes se précipitèrent dans l'antichambre et Odile fut plaquée au sol, le bras maintenu dans un angle inhabituel. Elle hurla de douleur.

— Mais enfin vous me faites mal !

— Matame Otile Brrrunet, vous aide en état d'arrestation.

Une puissante femme venait d'entrer à son tour, les épaulettes décorées d'insignes. Lorsqu'elle beugla des ordres aux bottes noires, Odile tressaillit de surprise car elle n'avait pas parlé français. Son jargon austère, sorte d'aboi de sons complexes, avait été introduit obligatoirement dans toutes les écoles du pays, mais les citoyens avaient beau l'étudier encore et encore, en vérité très peu d'élus parvenaient à en saisir le moindre sens. Ce jour-là, en regardant ces hommes farcis du devoir d'obéir, Odile reconnut le voile arrogant d'un peuple qui avait choisi de croire, sans plus jamais raisonner.

— Oh noon !

Les bottes noires traînaient les deux garçons en sous-vêtements à travers le couloir et son cœur se brisa à la vue de leurs yeux tendres, broyés de peur. Elle sentit l'éruption soudaine de la souffrance monter dans sa gorge, mais tint bon, pour ne surtout pas donner aux uniformes la jubilation de la voir pleurer. Quand la robuste femme policière l'attrapa par le bras et la força à se lever, Odile prit conscience qu'elle avait exhibé sa robe de chambre aux gendarmes et qu'on l'emmenait s'habiller. Dans sa chambre, le colosse féminin ne la lâcha pas des yeux, observant chacun de ses gestes, chaque partie de son corps dénudé que quarante hivers avaient solidement arrondi.

De retour dans le hall, Odile vit avec horreur que ses deux garçons n'avaient pas eu ce traitement de faveur et qu'ils avaient été emmenés les jambes nues jusqu'au fourgon policier. Elle eut la nausée de voir que toute la rue avait pu ainsi se délecter du spectacle humiliant de leurs frêles corps à moitié nus. Dans un haut-le-cœur et alors qu'elle s'était si bravement retenue, ses yeux de louve se brouillèrent d'eau salée et elle s'affaissa au sol.

Au premier étage de la maison d'en face, un voisin regardait, moisi derrière la broderie décorative de ses rideaux. Il était à la fois perplexe et ravi. Depuis des années, ces étrangers avaient envahi les commerces, se baladaient dans de curieuses tenues et fondaient des lieux de cultes dans toute la ville. Il avait donc naturellement soutenu la municipalité lorsqu'elle leur avait interdit de faire du sport, et qu'ils furent regroupés dans des quartiers éloignés. Mais c'était tout de même autre chose que de les voir se faire emmener de force, et le voisin avait des sentiments contradictoires.

— Chéri, qu'est-ce qui se passe ? lui demanda sa femme derrière lui.

— Je pense qu'ils les arrêtent.

— Et bien, c'est bien non ? Depuis le temps qu'on en parle.

— Hum...

— Bon, je retourne me coucher, je me lève tôt demain, dit-elle en l'embrassant.

Ses longs cheveux blonds en bataille, sur son visage à demi assoupi, le firent sourire d'adoration. Il l'avait aimée dès le premier jour, et les fines rides de son front lui rappelaient combien il était chanceux de l'avoir depuis tant d'années. Avant de la rejoindre, il regarda une dernière fois la rue en contrebas et reconnut Mademoiselle Brunet qui ne bougeait pas. « Oui, se dit-il pour lui même, s'ils les arrêtent c'est sûrement pour notre bien, et elle n'avait pas à les aider ».

Odile attendait, livide, dans son hall d'entrée. Autour d'elle, l'agitation frénétique des hommes fouillant la maison, de la cuvette au plafond, donnait à la scène un contraste saisissant. Dans une demi-conscience, elle se mit à détailler les sévices que sa porte avait endurés, comme on regarderait le corps d'un ami mort. La serrure encastrée, en ne voulant pas lâcher prise, avait arraché dans sa lutte le bois où elle logeait depuis plus de 30 ans. Cette déchirure de copeaux rappelait les tranchées de la Grande Guerre, et le métal tordu semblait dessiner les traits d'une Gueule Cassée, comme anéantie d'avoir échoué à son devoir. Odile s'avait qu'en s'estropiant sur le champ de bataille ce jour-là, le soldat emportait pour toujours la conviction qu'elle s'était forgée : celle d'être à l'abri derrière des murs. Une certitude qu'elle avait transmise, aveugle, à ses deux garçons et qui allait la hanter longtemps...

La policière la poussa subitement dans la rue, mais elle ne sentit rien, ne vit pas les voisins aux fenêtres, et ne se rendit pas compte qu'on la faisait monter à l'arrière du fourgon. Elle était comme absente d'elle-même, dans un monde au ralenti. Le véhicule fut lancé à toute allure dans les rues de la ville et, face à la nuit, Odile regardait droit devant elle, sans penser.

Soudain, elle fût frappée de souvenirs de son père à la fin de sa vie. Elle ne l'avait connu qu'effacé et calme, mais la maladie avait réveillé en lui un tout autre homme. Surement celui qu'il aurait pu devenir si son propre père, et par la suite sa femme, ne l'avaient pas systématiquement éteint. Alité les derniers mois, il était devenu complètement fou et vociférait des heures durant contre les discours d'un nationalisme neuf, qui hissaient leurs grands slogans colorés dans la tête des voisins. Peu avant sa mort, Odile était restée à son chevet toute la nuit, car le vieil homme, inconsolable, pleurait d'entendre le chant des ancêtres s'élever du cimetière voisin.

— Ils ne peuvent plus dormir, avait-il dit dans un profond sanglot, les voix me racontent comment ils ont perdu la vie, pour des idéaux qui aujourd'hui s'effondrent... C'est la Haine qui les a réveillés, la Haine ! Ici, on la traite comme le plus adorable des nourrissons, on la nourrit, on la cajole... Mais écoute-moi bien Odile, cet animal abject profite de notre inattention pour gratter les crottes putrides de sa peau, et ce jusqu'à ce que sa chair saigne !

— Chut, papa, essaye de respirer calmement.

— Tu ne m'écoutes pas pauvre enfant mais tu verras... bientôt les hurlements de la bêtise des hommes ne voudront plus se taire...

Odile fut prise de vertiges car son pouls s'accéléra et elle eut du mal à respirer. Son cerveau se mit à trier des centaines d'autres souvenirs avec fougue et, comme une araignée reliant la toile de sa pensée, il forma une mosaïque à une vitesse inhumaine. Puis lorsque les images superposées eurent formé un dessin complexe, il s'arrêta net, et tout devint clair. L'esprit d'Odile venait de dresser le schéma minutieux d'une machine ancienne : le *Mécanisme de la Manipulation Collective*. En parcourant les pièces assemblées, elle déchiffra que le moteur était, sans interruption, fourni en combustible. Car la machine entière tenait autour d'un cylindre central, immense pilier composé de goupilles, que les politiciens alimentaient de colère. La colère des citoyens. Dépendant de leur humeur, ils se servaient de jolies frustrations historiques ou d'une diminution du pouvoir d'achat pour la réveiller. Mais le véritable génie des hommes de pouvoir ne

s'exprimait réellement qu'au choix des leviers de renfort qu'ils attelaient à cette colère. Dentelés à l'extrémité, et forgés dans le meilleur métal, ceux-ci garantissaient une sécurité inviolable au moteur. Et c'est la peur qui fut choisie, mais pas n'importe laquelle. Celle de l'autre. L'autre qui vénère un autre Dieu, l'autre qui nous prend nos emplois, l'autre qui s'enrichit, qui ment, vole, profite, arnaque.

Ainsi, l'horlogerie de la haine était lancée depuis longtemps, et son père l'avait compris.

Le fourgon s'arrêta, et la policière entraîna Odile dans les couloirs d'un commissariat bondé. Sur leur passage, les fonctionnaires baissèrent la tête tandis que la supérieure leur braillait des ordres, comme on jette de la nourriture au visage. L'un des employés profita d'un angle mort pour, un fragment de seconde, regarder Odile droit dans les yeux et lui montrer son soutien. Il fut suivi par d'autres, ce qui donna à la prisonnière un peu de courage. Mais dans le sous-sol des interrogatoires, lorsqu'elle vit ses deux garçons sur un banc, les mains menottées dans le dos, elle avait envie de hurler. Ils ne levèrent pas la tête à son arrivée, la vie semblait avoir quitté leurs corps, tels des pantins désarticulés. Elle ignorait alors que les deux gamins étaient lourdement entraînés à recevoir des coups, et qu'à l'intérieur, leurs fonctions vitales étaient plus vivantes que jamais. Dans un travail effréné contre le temps, elles propulsaient des nutriments dans les organes pendant que les cerveaux préparaient leurs muscles à la douleur et leur mental à l'humiliation. Sans même le savoir, ces jeunes portaient en eux la rage animale de vivre.

Coupés de leurs émotions, ils ne s'opposèrent pas à la fouille à nu devant les policiers hilares, à la prise de leurs empreintes, et à la photo de leurs corps. Odile, brisée, répétait qu'ils n'étaient pas majeurs, mais personne ne s'en soucia, et ils furent emmenés en cellule. La policière la bouscula devant l'appareil et Odile, souillée, commença par se dévêtir.

— Stop ! Ma pourrrqu'wa tu fairrre ça ? Perrrsonne n'a te demandé de vous déshabiller ! Signe là le pa-pirre.

— Ils ne sont pas en français.

— Je me foutrrre qu'ils z'ons pas en fron'c'est, chez pas du temps de perde !

— J'ai le droit de savoir ce qu'on me demande de signer, dit-elle calmement.

— Moi che parrre pleins te lank, hai ce-ke vous pas marrre de être idioten ?

Mais pour la première fois depuis le début de l'arrestation, Odile tint tête au colosse. La femme semblait offensée mais, en réalité, il y avait dans sa voix une joie immense qu'elle croyait avoir réussi à dissimuler. Odile ne répondit rien, mais au front brûlant de son interlocutrice, elle comprit que la situation était au-delà de tout ce qu'elle avait pu imaginer. Devant son refus de signer, on fit appeler un avocat commis d'office, un jeune puceau arrogant dans une cape de moine repassée par sa mère. Et évidemment, aussi francophone que les gens qui semblaient diriger ce pays, pensa Odile.

Dans une salle où on la fit attendre des heures, Odile sentit son estomac s'indigner du manque de vivres. Cinq heures qu'elle avait été privée de sommeil et elle n'avait reçu qu'un café noir qu'elle avait presque été forcée d'avalier. Comme ils ne trouvèrent pas la traduction du texte, le commissaire broya le bras d'Odile jusqu'aux cellules. L'odeur putride de la peur collait aux murs du couloir : ça sentait la crasse, le vomit et l'urine. Devant sa geôle, on la priva de ses souliers et de ses lunettes, et elle fut poussée à l'intérieur. Ses chaussettes collaient au sol gras. Lorsque la lourde grille se referma sur sa solitude, elle pensa à la terreur des garçons et pleura longtemps. Avec un maigre repas comme seul compagnon et la lumière du néon qui ne dormait jamais, la nuit fut interminable.

Le lendemain, elle passa devant un juge d'instruction comme on passe à la poste. Une demi-heure plus tard, elle était dehors. Elle ne reverrait

les garçons qu'au procès, privés de leur liberté pour ne pas être bien nés et pour avoir tenté de passer la frontière. Son délit à elle fut de les avoir soutenus. Héberger des migrants dérange, dans une Belgique qui est sur le point de basculer à nouveau dans la honte. « Celle que portait mon père, pensa la bruxelloise, le déshonneur de descendre d'une famille qui a participé à l'horreur, ou qui n'a rien fait pour l'arrêter ».

Sur les marches du commissariat, son visage cueillit les faibles rayons d'un soleil d'octobre et elle s'apaisa. Car au mécanisme immonde de la haine, Odile sut désormais qu'il existait une clef.

— N'aie pas peur Papa, dit-elle caressée par le vent, j'entends moi aussi les cadavres qui chantent.